

LE COURRIER

14 mai 2020

Et si on arrêtait le tourisme ?

<https://lecourrier.ch/2020/05/13/et-si-on-arretait-le-tourisme%E2%80%8A/>

Prisé des travailleurs épuisés, le tourisme engendre des conséquences catastrophiques à de multiples niveaux. Le sociologue Rodolphe Christin repense nos pratiques dans la foulée du Covid-19.

Comment transformer nos conditions d'existence pour qu'on ait moins envie ou moins besoin de partir ailleurs, sachant que le tourisme est l'une des principales industries du monde et que son impact écologique et social destructeur est connu, interroge Rodolphe Christin.

Les crises offrent l'opportunité de changements de vie radicaux. Et si on renonçait au tourisme? Le coup d'arrêt actuel de tout déplacement international donne en tout cas l'occasion de nous interroger sur nos pratiques en la matière. Pour Rodolphe Christin, sociologue français de la région grenobloise, les maux engendrés par le tourisme sont plus importants que les bénéfices qu'il procure. Destruction de l'environnement, changement climatique, marchandisation de l'espace, hausse du coût de la vie pour les sociétés hôtes ne sont pour lui que les aspects les plus visibles.

Série «Le jour d'après»

La pandémie actuelle sera-t-elle l'occasion de repenser notre monde d'avant et d'en construire un meilleur? Le Courrier pose la question, au fil d'articles issus de ses différentes rubriques.

Avec son Manuel de l'anti-tourisme (2019) et son nouveau livre [La vraie vie est ici](#) publié en mars dernier (par la maison d'édition canadienne Ecosociété), il nous invite à considérer le tourisme comme un miroir inversé de nos vies quotidiennes désenchantées et à revisiter le voyage. Interview.

Le tourisme s'est effondré avec les mesures prises contre le coronavirus. Qu'est-ce que cette crise a révélé pour vous?

Rodolphe Christin: Elle a confirmé la vulnérabilité du secteur dont je faisais état depuis plusieurs années. Car le tourisme dépend à 100% des flux extérieurs. Cette crise nous a aussi montré que l'hyper-mobilité qui nous paraissait un fait établi dépend de conditions incertaines.

Le fait de ne plus pouvoir nous déplacer pendant un temps nous a permis de réfléchir. A-t-on vraiment besoin de voyager autant alors que la nature et les hommes se meurent? Une nouvelle conscience émerge-t-elle?

De nombreuses personnes ont redécouvert leur ville libérée de la circulation et de la pollution. Elles ont pu observer davantage de vie naturelle, les oiseaux, s'adonner à la contemplation. Une conscience est en train de naître. Mais est-ce que cela marquera suffisamment les esprits pour amener à une forme de décroissance? Ce n'est pas certain. Je crois qu'il nous faudrait d'abord mener un inventaire de nos conditions d'existence. Un événement lié à cette crise du coronavirus me paraît significatif: 17% des habitants de la métropole parisienne ont quitté la ville durant la première semaine de confinement. Cela signifie que leurs conditions habituelles d'existence sont invivables dès lors qu'ils sont contraints de rester chez eux. Le confinement que nous avons vécu peut être une occasion de réfléchir: est-ce que ce qu'on va chercher ailleurs ne peut pas être trouvé ici? Et pourquoi n'y a-t-on pas accès actuellement?

Le tourisme serait-il l'expression d'un manque?

Oui, le tourisme est l'industrie de la consolation et de la compensation. Et cela pose une question politique: comment transformer nos conditions d'existence pour qu'on ait moins envie ou moins besoin de partir ailleurs, sachant que le tourisme est l'une des principales industries du monde et que son impact écologique et social destructeur est connu. Il ne s'agit pas seulement du problème du transport, en particulier de l'avion, et de l'utilisation des énergies fossiles, mais des conséquences nocives de tous les aménagements de territoires et d'écosystèmes.

Votre critique du tourisme va au-delà. Quelles sont ces autres conséquences négatives?

Il engendre une standardisation des lieux d'accueil et la marchandisation des relations humaines. Il provoque la destruction des écosystèmes naturels et humains et contribue à l'uniformisation des cultures. Certains territoires deviennent exclusivement réservés aux touristes. Non seulement par ce que certains lieux sont fermés, comme les clubs de vacances, mais aussi parce que nombre d'habitants sont contraints de fuir en raison de

l'augmentation du coût de la vie, dont les loyers, et des nuisances engendrées par le tourisme: embouteillages, bruit, déchets, encombrement de l'espace public, etc.

Vos critiques portent-elles sur les excès du tourisme ou le tourisme en lui-même?

Qu'est-ce que le «sur-tourisme»? C'est relatif. Dans une économie de croissance, le sur-tourisme c'est quand le tourisme se porte bien. On a beaucoup parlé de ce phénomène ces dernières années car de grandes villes européennes sont touchées, à l'instar de Barcelone. Mais par exemple, dans les montagnes de l'Isère, où j'ai grandi, il y a des conflits d'usages depuis longtemps relatifs à la sur-fréquentation et on ne s'y intéressait pas. Les professionnels nous disent qu'il suffirait de mieux organiser les flux, de mieux répartir les visiteurs sur les territoires, par exemple. C'est une manière de répondre à trop de tourisme par encore plus de tourisme!

Le tourisme est le pur produit du capitalisme. C'est un laboratoire de l'anthropocène, un monde sous l'emprise complète de l'humain. Dans l'imaginaire du tourisme, il y a cela: créer des univers où l'homme est partout, des univers accueillants en marge du monde environnant. En favorisant cela, on ne répond pas au problème, on contribue à l'aggraver.

Le tourisme «éthique» ne peut-il pas être une solution?

Le tourisme durable ou solidaire continue à poser toute une série de problèmes. D'abord parce que, souvent, il comporte encore des trajets en avion. Ensuite, parce que le tourisme place de toute manière les sociétés qui l'accueillent dans une forme de vulnérabilité. En se développant, il a tendance à mettre sous sa coupe toutes les autres activités et crée une dépendance. Les rapports de force et la logique marchande demeurent. Ce tourisme «éthique» vient en réalité s'ajouter à tous les autres segments touristiques; les aménagements se répandent partout grâce à lui aussi. Sans compter qu'il y a un effet marketing: ce type de tourisme n'a souvent de «durable» que le nom et permet à certains de se donner bonne conscience tout en continuant les mêmes pratiques.

Le tourisme est un phénomène relativement récent...

Oui, son développement est contemporain de la société industrielle. Il concerne une petite minorité de la population mondiale, ceux qui ont les moyens économiques de se déplacer pour le plaisir. D'un point de vue historique, le déplacement a toujours été considéré comme une épreuve, souvent périlleuse. Il a fallu créer les conditions sécuritaires et technologiques pour éviter la fatigue et la charge psychologique de l'isolement, pour que le voyage puisse être pratiqué pour le plaisir.

On confond souvent tourisme et voyage. Quelle différence faites-vous entre les deux?

Le voyage c'est la part de découverte et de connaissance engendrée par le fait de se retrouver dans des milieux naturels et culturels différents des nôtres. Ceux-ci nous obligent à une appréhension concrète, physique et sensible de la diversité du monde. Ces dimensions du voyage méritent d'être sauvegardées. Le voyage n'a pas besoin d'une mise en organisation touristique pour exister. Au contraire, plus il est facile de se déplacer, plus il est difficile de voyager. Le tourisme transforme le monde en un supermarché à ciel ouvert. Le tourisme c'est une prestation de service, un divertissement, l'organisation que l'on paie, un temps contraint dont «il faut» profiter.

Le voyage peut être un événement rare et singulier. Certains voyageurs en ont fait l'œuvre de leur vie. Comme l'écrivain genevois Nicolas Bouvier. Il dit que le voyage commence au bout de sa chaussure. On n'a besoin d'aucun circuit, organisation ou aménagement spécifique. Le voyage c'est à la fois l'expérimentation, mais aussi l'inconfort et la prise de risques.

«Le tourisme rend supportable le travail toute l'année»

Le tourisme apporte des ressources économiques très importantes à certaines villes et régions. Est-ce que cela ne compense pas ses effets négatifs?

Non, ou seulement à court terme. Le tourisme est en réalité au centre du problème. Il se trouve au cœur de la société de consommation et contribue à la conversion du monde à l'économie de marché. Ce faisant, il ferme les échappatoires, les possibilités de vivre autrement. C'est aussi une activité qui interroge notre relation au travail et à la contrainte. Le départ en vacances rend supportable le fait de travailler tout le reste de l'année. L'espoir de partir, d'enfin pouvoir se détendre et se divertir, fait partie de la société productiviste.

Quelle est l'ampleur des mouvements sociaux anti-tourisme nés dans des grandes villes comme Barcelone?

Ils sont devenus incontournables. Les grands projets d'aménagement sont régulièrement contestés. En France, la lutte contre l'aéroport de Notre Dame des Landes en est un exemple emblématique. Plusieurs projets de parcs de loisirs ont aussi été stoppés par des mouvements de contestation, comme celui de Roybon en Isère et de Poligny dans le Jura.

Que préconisez-vous pour enrayer le tourisme?

En plus de l'inventaire de nos conditions d'existence, je suis favorable à un moratoire sur les grands projets d'aménagement touristique. Il faut aussi organiser une décroissance du tourisme au profit d'activités qui vont contribuer à l'autonomie des territoires comme l'agriculture urbaine et biologique et la production coopérative de produits et services de première nécessité. Cela implique une révolution culturelle. La crise actuelle rend cette transformation urgente. Il est nécessaire d'envisager la fabrication démocratique d'autres modes d'organisation de la vie en société, l'imagination d'autres contenus pour l'existence.

Vous affirmez qu'il est nécessaire d'envisager une sortie du capitalisme. Pourquoi?

Le capitalisme est en train de détruire le monde. Il efface toute altérité culturelle qui ne lui est pas subordonné. Le tourisme a un rôle central parce qu'il participe à l'expansion géographique de ce modèle basé sur le profit et pour le profit. Du même coup, il nous prive de moyens d'imaginer d'autres modes de vie, il nous coupe de pratiques, de compétences et de qualités qui pourraient nous permettre de partir sur une nouvelle base. Le voyage, au contraire pourrait être réinvesti dans la recherche d'un nouveau rapport au vivant et à sa diversité, humaine et non humaine.

Propos recueillis par Christophe Koessler